

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André DONNET

Lettre à M. le chanoine Norbert  
Viatte sur la dissertation française

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1939, tome 38, p. 117-121

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Lettre à M. le Chanoine Norbert Viatte  
sur  
la Dissertation française

Vous trouverez sans doute impertinent, cher ami, qu'un de vos anciens élèves, devenu par la grâce de Dieu un obscur confrère qui puise dans le métier une mesure équivalente de joie et d'amertume, vous adresse une lettre qui, à certains esprits brouillons, pourrait paraître une leçon.

Mais, quoique je sache votre goût pour les aperçus originaux, je veux donner pour seule excuse des propositions que je vous présente ici le souvenir reconnaissant gardé à mon professeur d'Humanités : vous m'avez montré qu'il y a d'autres paysages de plaisir que ceux qui sont au niveau de chaque écolier, et vous m'avez tendu la main.

Depuis plus longtemps que moi, vous connaissez les difficultés d'une dissertation équilibrée ; vous connaissez aussi les difficultés de l'enseigner. Autrefois, l'on s'exerçait longuement dans l'art de la Rhétorique, avec l'invention, la disposition et l'élocution ; et l'on savait composer, parce qu'on le faisait selon les principes. Aujourd'hui, on écrit le plus souvent comme on parle, c'est-à-dire mal. C'est pourquoi un jour j'ai tenté de rechercher pour mes élèves les principes fondamentaux de la dissertation française, en essayant du même coup d'en donner un exemple pratique.

Les correcteurs de la composition française sont soumis la plupart du temps à une plus rude épreuve que les élèves eux-mêmes : il est bien amer de constater que tant d'années d'efforts produisent un fruit si sec et si rabougri ; le résultat de la lecture des copies est bien éloigné de ce qu'on devrait pouvoir en attendre. Mais plutôt que de nous désoler sur le passé, essayons donc de discerner en quoi consiste cette faiblesse et de chercher les moyens propres à y remédier.

Quels sont les défauts les plus graves ? Ils sont nombreux, et pour le fond et pour la forme.

Ignorance d'abord. Dans les sujets d'histoire littéraire, les plus fréquents, beaucoup de connaissances essentielles pour nourrir un sujet font défaut : les élèves n'ont retenu que des anecdotes inutiles ; ou bien les connaissances qu'ils possèdent sont trop fragmentaires pour former la matière d'un devoir. Ajoutez encore des erreurs de toute nature : sur les dates, sur les auteurs, sur les œuvres ; par exemple, on dira que Corneille est l'auteur de *Britannicus*, que Musset a composé le *Crucifix*, que Rousseau a prôné « une nouvelle pédagogie, inspirée par le fait que l'homme est mauvais » ; on parlera de Chateaubriand au lieu de Lamartine, et Balzac deviendra un poète romantique. Sans trop demander à de jeunes collégiens, on peut du moins exiger quelques connaissances précises élémentaires.

La seconde constatation, qui peut être désastreuse, c'est l'incompréhension du sujet. Au lieu de réfléchir posément sur le texte proposé, l'élève se lance à tête baissée sur une idée cueillie au passage et qui n'a souvent qu'un rapport lointain avec le sujet. En mainte circonstance, il est impossible de se tromper sur sa nature ; mais même si le maître a pris la peine de fournir des indications sur les divers points de vue à proposer, et si l'on prend en considération quelques-uns d'entre eux, on en laisse facilement un ou deux de côté. Ainsi on a ou un devoir hors du sujet, ou un devoir incomplet.

Signalons ensuite le désordre et l'absence de composition. Nous avons vu qu'on sait fort peu tirer parti d'une proposition pour dresser un plan ; à plus forte raison se dispense-t-on d'en organiser un quand les éléments n'en sont pas directement donnés dans la matière. C'est pourquoi la plupart des copies qu'on lit n'ont ni introduction, ni idée directrice, ni division du sujet ; des embryons de développement se succèdent sans ordre logique ; on voit revenir en d'autres termes un développement qui a déjà été fait, et l'on termine brusquement sur la conclusion d'un détail ou sur une idée absolument étrangère au sujet : on a la nette impression que l'élève a, comme on dit vulgairement, vidé son sac.

Tous ces défauts sont encore mis en évidence et aggravés

par les défauts de la forme : impropriétés, néologismes, barbarismes, familiarités de la langue parlée constituent trop souvent des phrases qui, en outre, sont incorrectes. Le souci d'une phrase claire et bien équilibrée est une véritable exception.

Enfin la présentation matérielle est fort négligée : fautes d'orthographe, les unes d'étourderie, les autres d'ignorance, qui font mal aux yeux ; écriture informe, souvent illisible qui a le don d'exaspérer le correcteur envers qui elle constitue pour le moins une impolitesse.

Le réquisitoire est sévère, mais il est l'expression d'expériences journalières. Cherchons maintenant les remèdes.

Contre l'ignorance, il n'y en a qu'un : apprendre. L'étude des auteurs se fait en classe ; il est évident que si l'élève est inattentif, il ne lui en reste rien. Savoir suivre une classe, c'est-à-dire savoir prendre des notes, les mettre en ordre et les utiliser, c'est le propre d'un bon élève ; les amateurs y perdent leur temps. Malheureusement le manuel de littérature constitue souvent l'essentiel de l'enseignement, alors qu'il ne devrait être qu'un guide historique, et trop souvent les maîtres font les efforts assez connus de préparation, de mémoire et de gorge au lieu d'apprendre aux jeunes gens à marcher tout seuls. On ne devient pas pianiste en écoutant un virtuose.

Bien suivre la classe n'est d'ailleurs pas suffisant : elle doit être une initiation rendant plus facile le travail personnel qui en est la prolongation naturelle et nécessaire : on ne peut tout faire dans le temps limité d'une classe.

Avant de composer soi-même, il ne suffit pas de meubler son esprit, il faut encore acquérir une méthode qu'on appliquera ensuite. On voit par là que l'art complexe de la dissertation doit être progressif.

Plutôt que de procéder par préceptes, regardons comment procèdent ceux qui nous ont laissé des modèles ; avec un peu d'attention des analyses précises d'articles de Sainte-Beuve, de Taine ou de Brunetière feront ressortir clairement aux yeux des apprentis l'ordonnance générale et la disposition de chaque développement. On saisira alors ce qu'est un ensemble construit et démonstratif, comment les parties sont subordonnées et proportionnées entre elles, c'est-à-dire comment chaque partie a sa place

déterminée dans l'ensemble et comment chaque partie est elle-même une petite construction dans la grande.

On s'apercevra que « toute dissertation est la résolution d'un problème qui comporte plusieurs parties. On les envisage successivement et pour chacune on donne une démonstration qui consiste en raisonnements appuyés sur des preuves. Il ne faut pas moins de rigueur que dans un problème de mathématiques, bien que les apparences ne soient pas les mêmes et que le but à atteindre soit fort différent ».

Quand on a raisonné suffisamment la méthode qu'ont pratiquée d'excellents écrivains, il faut en tenter l'application. D'abord pour éviter les graves fautes signalées plus haut, le premier point est de bien regarder la nature et les limites du sujet à traiter ; si l'on n'y prend pas garde, on a toutes les chances de s'égarer.

Une réflexion attentive montrera les divers aspects du sujet, donnera ses trois ou quatre parties essentielles, imposera l'ordre logique dans lequel on doit les aborder et les traiter, découvrira pour chacune les idées nécessaires, les preuves et les exemples propres à les appuyer.

Ainsi on aura sous les yeux un plan net et nourri qui servira de guide tandis qu'on rédigera les développements.

Quoique de nos jours on méprise la rhétorique, l'exemple des bons écrivains devrait suffire à montrer l'importance et le fruit de l'effort. Ceux qui écrivent naturellement bien sont très rares ; mais par le travail, on peut acquérir les qualités qui manquent, ou pour le moins supprimer les défauts choquants. On ne donnera pas du premier coup à une pensée sa meilleure expression, pas plus qu'on ne juge droitement dès l'âge dit de raison. Le vieux Boileau, homme de bon sens, a toujours raison : il faut lutter, chercher, raturer. La première règle de l'éducation dans l'art d'écrire est d'apprendre aux élèves à être sévères envers eux-mêmes.

Nul exercice n'est plus profitable que celui de la dissertation : il développe toutes les facultés, et le lecteur d'une copie n'a pas de peine à juger non seulement des connaissances littéraires de son auteur, mais aussi de son développement intellectuel et moral.

Cher ami, il est inutile d'insister sur le pédantisme de cette lettre, elle est peu harmonieuse, les « beaux mots » font défaut ; mais j'ai voulu au moins rappeler à mes jeunes amis l'éternelle vérité de la parole de Boileau :

*Avant donc que d'écrire apprenez à penser. (Art poét. I, 150)*

Je me suis trop aperçu que penser est la seule « branche » du savoir humain qu'on néglige de nous apprendre dans les écoles. On y fait sentir facilement l'harmonie des mots dans Mallarmé, par exemple, mais quand un indiscret raisonneur viendra démontrer l'ordre rigoureux qui mène un de ses poèmes, bien des collégiens tomberont des nues.

Il n'est pas étonnant non plus dès lors qu'il soit pour la plupart du temps impossible de *corriger* une composition française, sans la bouleverser de fond en comble et de la reconstruire.

Il semble pourtant que quiconque veut obtenir un certificat de *maturité* doit faire montre non seulement de connaissance (n'importe quel imbécile qui a de la mémoire y arrive), mais surtout de jugement. Montaigne, bréviaire des honnêtes gens, comme disait Thibaudet, requiert ... « plutôt la tête bien faite que bien pleine, et... tous les deux, mais plus les mœurs et l'entendement que la science ». (I, XXV)

A l'aspect du monde contemporain, où Tino Rossi et le jazz mènent la danse et où leurs admirateurs commencent à faire l'opinion, il convient sérieusement de se demander à quoi servent ces longues études...

André DONNET